

FAIRE CONNAITRE L'INTERCOMPRÉHENSION AU GRAND PUBLIC

Entretien avec Françoise PLOQUIN

Après avoir enseigné dans des collèges et des lycées français, tout en publiant des ouvrages pédagogiques, Françoise Ploquin a rejoint la rédaction de la revue Le français dans le monde d'abord comme rédactrice en chef adjointe (1989-2000) puis comme rédactrice en chef (2000-2009). L'année où elle a quitté Le français dans le monde, elle a fondé l'association APIC (Association pour la Promotion de l'InterCompréhension des langues) pour la promotion de l'intercompréhension dont elle est actuellement présidente et animatrice.

Comment avez-vous connu l'intercompréhension ?

C'était au Congrès mondial de la Fédération Internationale des professeurs de français (FIPF) à Lausanne, en 1992, je crois. J'y assistais en tant que rédactrice adjointe de la revue *Le français dans le monde*. J'y ai rencontré Claire Blanche-Benveniste avec laquelle j'ai longuement discuté d'une expérience qu'elle était en train de mener à l'Université d'Aix-Marseille. Il s'agissait d'un projet européen Lingua réunissant, parallèlement à Aix, les universités de Roma³, Salamanque et Lisbonne. Au départ ce projet réunissait des universitaires intéressés par la linguistique contrastive des langues romanes mais sa visée n'était pas limitée au cadre de l'université. Un début de preuve en est que les cobayes choisis pour l'expérience étaient des étudiants volontaires, non spécialistes de langue (étudiants en droit, histoire ou économie). Ils suivaient des séances d'une heure et demie au cours desquelles leur étaient proposés des textes dans les trois langues romanes qu'ils ne connaissaient pas, accompagnés de leur lecture faite par un natif. Il leur appartenait de comprendre globalement, puis de plus en plus finement, le sens de ces textes. L'expérience avait montré l'efficacité de la méthode qui donnait aux étudiants la faculté d'élargir considérablement, en peu de temps, leurs sources documentaires dans leur domaine de spécialité. Les Portugais — les plus doués pour cet exercice — parvenaient à un bon niveau de compréhension de l'écrit en une quarantaine d'heures alors qu'il en fallait une soixantaine aux Français pour parvenir au même résultat. J'ai été passionnée par cette approche, naturelle, simple, rapide et efficace et j'ai demandé à Claire Blanche-Benveniste de prendre la direction d'un numéro de la collection Recherches et Applications du *Français dans le monde*. Ce numéro est paru en janvier 1997, quelques mois avant la méthode *EuRom4* (ed. La nuova Italia). Ces deux ouvrages sont aujourd'hui épuisés. Depuis, je n'ai cessé de

m'intéresser à l'intercompréhension. Devenue en 2000 rédactrice en chef de la revue, j'ai publié des articles sur ce sujet et je ne manquais pas une occasion, quand j'allais en Provence, de rencontrer Claire jusqu'à sa mort en 2010.

C'est pour cette raison que vous avez créé l'APIC, l'Association pour la promotion de l'intercompréhension ?

Oui, quand j'ai quitté *Le français dans le monde*, il m'a semblé important de faire connaître au grand public cette approche peu conventionnelle des langues étrangères. En effet depuis vingt ans les travaux universitaires portant sur ce sujet sont nombreux. Le réseau Redinter reliant une quarantaine d'universités de pays de langues romanes est très actif, les sessions trimestrielles de Galanet pilotées par l'université de Grenoble et mettant en relation des étudiants se poursuivent depuis une dizaine d'années à la satisfaction des intéressés et pourtant le grand public, y compris intellectuels, corps professoral, professions libérales, fonctionnaires, journalistes, ... ignore la signification même du mot. Certains pensent qu'il s'agit d'une attitude charitable envers son prochain qui aurait plus à voir avec la religion qu'avec les langues. À une époque où les flux migratoires sont importants, où les voyages se multiplient où la lecture de la presse en langues étrangères est immédiatement et gratuitement accessible grâce à internet, les préjugés à l'égard de l'apprentissage des langues étrangères demeurent aussi vivaces qu'au siècle dernier. L'idéal serait que dès le plus jeune âge, à l'école, les élèves soient sensibilisés à l'intercompréhension ce qui est tout à fait possible grâce à la méthode *Euromania* qui permet d'aborder les savoirs disciplinaires (système solaire, reproduction de la grenouille, etc) en utilisant plusieurs langues romanes. Mais pour que les parents d'élève souhaitent que leurs enfants pratiquent cette méthode de sensibilisation à l'apprentissage des langues et que les instituteurs en connaissent l'existence, il est nécessaire de dépasser les frontières de l'université.

Depuis sa création en 2009, quelle a été l'histoire de cette jeune association ?

J'ai fondé l'association peu de temps après avoir quitté la rédaction du *Français dans le monde*. Je connaissais des professeurs de FLE intéressés par l'aventure et c'est avec eux et surtout avec elles que nous nous sommes lancé(s). Les encouragements et le soutien de la DGLF ont été dès ce moment extrêmement précieux. Le véritable coup d'envoi a été donné lors d'une journée des langues organisée en novembre 2009 par la mairie de Sceaux, une petite ville proche de Paris, à laquelle l'APIC avait été invitée. Quand les participants assez nombreux sont arrivés le matin, prêts à écouter des conférences, nous les avons bien étonnés en les répartissant dans cinq petites salles sous la conduite de cinq animateurs. Presque sans préambule, nous leur avons distribué des articles de presse courts et authentiques dans des langues romanes qu'ils ne connaissaient pas et avec l'aide de l'animateur nous leur avons demandé de les comprendre. C'est, selon les groupes, trois à quatre langues qui furent en une matinée découvertes et décryptées par un public sans aucune connaissance linguistique particulière. Les textes provenaient des bonnes feuilles que l'équipe d'*EuRom5* avait mises à notre disposition. Dans les séances de l'après-midi, les participants ont fait part de ce qu'ils avaient ressenti. Ils ont parlé de

la désinhibition immédiate qu'ils avaient éprouvée par rapport à l'inconnu, de l'impression joyeuse de se jeter à l'eau, de ce sentiment grisant éprouvé quand l'indéchiffrable devient compréhensible. Ils ont également dit leur surprise face à la révélation de la grande transparence existant entre les langues romanes qu'on leur avait toujours présentées comme des blocs clos sur eux-mêmes sans aucun passage suggéré de l'un à l'autre et ont tous fait part de l'intérêt renouvelé apporté au regard porté sur leur propre langue. Après quoi les conférences étaient écoutées comme autant de réponses à des questions latentes ou réellement formulées. De cette expérience est née l'idée qu'il fallait dès la première rencontre immerger le public dans les langues romanes.

À quelles tâches s'est alors consacrée l'association ?

À la suite de cette journée, la Bibliothèque municipale de Sceaux a offert à ses lecteurs une session d'initiation à l'intercompréhension sous la forme d'un atelier d'une heure et demie par semaine pendant dix semaines. Lors de ses deux réunions mensuelles les formatrices de l'APIC choisissaient des textes et les préparaient. Il s'est ainsi constitué une base de données (fiche élève, fiche maître, fiche audio c'est-à-dire texte lu par un natif) dans laquelle toute nouvelle formatrice pouvait puiser. Avec l'idée de tester ce matériel et d'entraîner les formateurs, nous avons réservé tous les quinze jours une salle dans un café parisien et attiré là un groupe de passionnés venus d'horizons variés. Mais l'expérience restait modeste et j'ai commencé à éprouver la difficulté d'entrer en contact avec de nouveaux publics. C'est dans cette période que Pierre Janin et moi avons proposé d'animer des conférences-démonstration de deux heures environ dans les lieux où l'on voudrait bien nous accueillir. Parallèlement une de nos adhérentes, qui ne se sentait pas une âme de formatrice, a démarché les bibliothèques municipales de la Ville de Paris et c'est cette tentative qui a eu le plus de succès. En effet ces lieux agissent comme des centres culturels très ouverts accueillant le grand public désireux de se maintenir intellectuellement en forme. Quant aux bibliothèques elles-mêmes elles en recueillent un réel bénéfice, d'abord en proposant à des adultes (et non à des enfants comme c'est souvent le cas) une ouverture sur la connaissance des langues ensuite en leur permettant grâce à nos interventions de faire connaître leur fonds en langue étrangères souvent méconnu de leurs adhérents.

L'association compte-t-elle beaucoup d'adhérents ?

Nous avons souhaité que seuls soient adhérents ceux qui voulaient être actifs dans l'association d'une manière ou d'une autre. C'est pourquoi nous ne comptons qu'une trentaine d'adhérents mais nous conservons l'adresse courriel de tous ceux qui ont participé à nos ateliers et disposons d'un fichier d'environ 500 sympathisants.

Vos formateurs se sont-ils renouvelés ?

Oui, à ma grande surprise, les premiers formateurs, presque tous d'anciens professeurs sans doute déroutés par la nouveauté de la méthode et son côté imparfait, partiel,

« incomplet » (une seule compétence développée, acceptation de l'approximation), ont laissé la place à de nouveaux formateurs qui, passionnés par l'expérience qu'ils avaient vécue et heureux de revivifier la pratique d'une langue proche qu'ils connaissaient bien, ont accepté de rejoindre l'équipe de formation. Pour eux l'association organise deux sessions de formation chaque année : notre approche oblige les animateurs à se mettre continuellement en question. Il faut à la fois trouver de nouveaux animateurs et affiner la formation de l'équipe.

Comment vit l'association ?

L'association a été aidée financièrement par le ministère français de la culture (DGLFLF) qui voyait dans son action un moyen d'appliquer sa politique en faveur du plurilinguisme. Cependant l'association cherche à être autonome financièrement. Elle n'a que peu de frais de fonctionnement, mais nous souhaitons rémunérer nos formateurs qui assurent régulièrement les séances et ont un gros travail de préparation (puisqu'ils ne peuvent maîtriser toutes les langues qu'ils présentent). Les sessions dans les bibliothèques municipales donnent lieu à un contrat qui nous permet de rémunérer les formateurs alors que pour le public les séances sont gratuites. Le même type de contrat a été passé avec quelques associations. Mais un grand pas a été franchi cette année. En effet nous avons loué une salle et proposé une session payante de dix ateliers à notre liste de sympathisants ; une quinzaine de personnes se sont inscrites, elles sont venues régulièrement et désirent continuer l'aventure l'année prochaine. L'année à venir, nous pensons ouvrir une session pour débutants et une session pour le public déjà initié.

Quels sont vos besoins ?

Ils sont multiples. Notre premier souhait est de nous faire connaître. Nous aurions besoin que les médias parlent de nous pour attirer le public dans nos ateliers. Mais il nous faudrait alors des formateurs en assez grand nombre pour assurer des sessions en parallèle. Nous aurions alors besoin de salles où intervenir... Nous avons besoin de natifs de différentes langues romanes pour aider les formateurs à préparer leur présentation et pour enregistrer les textes choisis. Nous avons besoin de stagiaires pour nous aider dans certaines tâches informatiques concernant notre site apic-langues.eu mais nous aimerions surtout que l'on nous invite ici, là, partout pour montrer le plus largement possible à des publics aussi variés que possible les ressources de l'intercompréhension.